

LES LIVRES DE NOS ENFANTS, PARLONS-EN ! n°4

VENDREDI 18 DÉCEMBRE 2009

Éditorial

ET SI LIRE C'ÉTAIT
APPRENDRE À PERDRE ?

« *Ce que tu as reçu de tes pères, acquiers-le pour le posséder* », dit un proverbe. Quand on est parents, on essaie d'intéresser nos enfants à la lecture. Mais comment choisir les livres ? « *Moi, dit Oihiba, je raconte les contes traditionnels.* » Mais de quelle tradition parler lorsqu'on est partagé entre deux cultures ? « *Qui sommes-nous ?* », demandent les enfants à des parents intérieurement divisés. Quelle réponse leur apporter ? Existe-t-il des livres qui puissent « *donner un coup de main* » ? Faut-il laisser les enfants grandir en paix, petit à petit, et leur montrer leurs « *mélanges* » comme une richesse ? Ils sont Français avec des parents venus d'ailleurs, ils doivent apprendre à se construire sur les déchirures du monde, avec des mots, avec des livres parce que, comme le dit Montaigne « *Nous ne tenons ensemble que par la parole.* »

Les réponses poussent-elles sur les silences ?

Les livres transmettent le passé mais quel patrimoine transmettre ? « *Nos parents, dit Lila, ne nous racontaient pas d'histoires. Mon père ne discutait pas avec nous, sans doute à cause du traumatisme de la guerre. Mon fils, lui, veut connaître l'histoire de ses grands-parents. Il ne comprend pas pourquoi il vit en France alors qu'il se « sent Algérien ».* Je recherche sur Internet des informations généalogiques. » Nous nous sommes remémoré les albums présentés, la séance précédente, par Sylvie : *Ma Maman est partie, Dans la maison de Saralé.*

C'est alors qu'a surgi un jeune garçon, vêtu d'un blouson portant les marques de l'équipe de football d'Algérie, et qui venait chercher, auprès de sa mère, les clés du domicile. Réactions embarrassées de parents soucieux : « *Les jeunes ne sont jamais allés en Algérie, ils ne parlent pas la langue et, tout d'un coup, les voilà qui se sentent Algériens. Ils portent des vêtements qui n'ont jamais servi. Pourquoi ?* » Certains voient leur couleur de peau comme une injus-

tice. Pour Samia, qui vient de l'île Maurice, tous les enfants ne réagissent pas de la même façon : « *Pour mon fils, mon pays est magnifique mais son pays c'est la France. Ma fille, elle, m'a dit que, quand elle sera grande, elle construira sa maison à l'île Maurice.* »

Le silence des ascendants pèse sur ces parents « *déracinés* » : « *Les parents, ceux qu'on dit de la première génération, n'ont pas suffisamment parlé de leur enfance. Et nous, la deuxième génération, on ne sait rien.* » (Samia) « *Mon père ne parle jamais de son enfance. Je sais des choses par ma famille quand je vais en Algérie.* » (Oihiba) « *Ma famille me manque. Je suis obligée d'accepter de vivre ici, pour mes enfants. Le père de mes enfants est né ici mais il voudrait vivre en Algérie.* » Finalement, ce qui est le moins transmissible c'est la mémoire proche et les livres le savent qui préféreraient parler de l'Afrique ancestrale, des contes traditionnels pour aborder les cultures dominées.

« *J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources : mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance emplis de souvenirs intacts... De tels lieux n'existent pas.* »

Georges Perec. (Espèces d'espaces)

Que cache l'expérience indicible : des regrets, de l'humiliation, de la souffrance ? « *Après la guerre, en France, dit Annie P, nos parents, ceux qui avaient fait le STO (Ser-*



OUAGADOUGOU

vice du Travail Obligatoire) *pendant la guerre, n'ont rien dit ou si peu.* »

Oahiba pense que le fait de ne pas avoir de grands-parents représente un manque énorme. Les grands-parents, « restés au pays », aident comme ils peuvent leurs enfants exilés : « *Ils relativisent, dit Samia. Ils recourent au téléphone, à Internet, ils nous confortent dans leur nouvelle vie.* » Une générosité dont leurs enfants ne se sentent pas toujours capables : « *Moi, je dis à mes enfants, ne me laissez pas, ne partez pas loin* », confie Samia.

Peut-on lire des livres à nos enfants, leur présenter le monde à travers des histoires avec une voix si peu assurée ?



Véronique Vernette

est née à Marseille en 1972. Ses études aux Beaux-Arts de

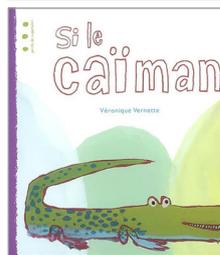
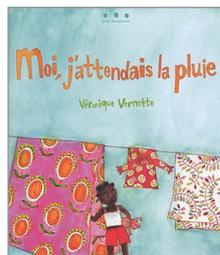
Saint-Étienne terminées, elle entreprend plusieurs voyages au Burkina Faso. C'est pour elle la meilleure façon de découvrir ce pays qu'elle avait depuis longtemps appréhendé à travers la musique, quelques romans et autres récits de voyages. Sur place, la rencontre avec de nombreux artistes, artisans et conteurs sera la source d'inspiration de ses recherches personnelles. Depuis, entre France et Afrique son cœur balance puisqu'elle y séjourne au moins trois mois par an. En 2001, Véronique a été invitée à passer six mois à Ouagadougou pour enseigner les arts plastiques au collège de la ville. Elle observe, se nourrit de la vie qui l'entoure et emplit peu à peu de collages, notes et croquis, des petits carnets.

De retour en France, elle défait ses valises et, dans un autre quotidien, ressurgissent ses carnets avec lesquels elle prépare des histoires pour nous faire partager le Burkina Faso dans lequel elle aime déambuler. Ses albums ont la particularité de présenter une Afrique urbaine et actuelle. Pas de savane, pas de lion, mais des poulets, des vélos, du bruit, des gens dans leur quotidien tels qu'elle les côtoie.

Nous avons lu *Moi, j'attendais la pluie*, l'histoire d'une petite fille qui attend la pluie dans un pays contemporain très différent du nôtre : salles de bain et cuisine différentes, nombreux vélos...

Chez Adama est pittoresque. Les habitants, moins riches que nous, n'ont pas l'air malheureux. Ils construisent eux-mêmes leurs jouets alors que nous consommons des objets dont nous ne comprenons plus les fonctionnements.

Dans *Cocorico Poulet Piga*, on traverse une Afrique en bus, des villages, des marchés jusqu'à Ouagadougou...



À partir d'une situation banale, c'est une vision colorée de l'Afrique qui apparaît.

Et *Si le caïman*, permet de découvrir les animaux locaux avec humour.

L'entre-deux : brûlant ou lumineux ?

« *Mes parents sont loin.*

Je meurs à petit feu ici mais je n'en montre rien à mes enfants qui doivent se construire là », dit Samia.

Dès qu'on parle, dès qu'on pense, la langue toujours rappelle les différences humaines : « *Je voudrais que mes enfants parlent l'arabe littéraire mais je ne connais pas cette langue, c'est celle des gens lettrés, une langue universelle qu'on peut parler dans tous les pays arabes.* » Nos battements

de vie sont notre identité. Ni simplement d'ici sur le territoire de la ville, ni vraiment de là-bas sur les cartes du monde, ce sont les raisons qui jettent les hommes hors de leurs frontières qui sont les véritables infortunes.

L'entre-deux, imposé, est à construire avec ceux qui en sont les victimes : les aînés et les jeunes. Là, aux bords de plusieurs cultures, observons le monde comme des pages qui continuent à s'écrire : « *Nous sommes nés en marge, et sommes restés et resterons en marge.*

C'est bien cela, en marge. Et d'ailleurs quel meilleur poste, pour observer, sentir et juger ! », Paul Léautaud.

Autorisons-nous donc des marges d'erreur, et, avec des marges de sécurité, donnons-nous toutes les marges de manœuvre !

Yvonne Chenouf